



JERICO FILMS et SUPER 8 PRODUCTION présentent

JEAN-PAUL ROUVE

PETIT PAYS

UN FILM DE
ÉRIC BARBIER

D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE GAËL FAYE

Durée : 1h53

SORTIE LE 18 MARS

DISTRIBUTION

PATHÉ

2, rue Lamennais
75008 PARIS
Tél. : 01 71 72 30 00



PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI ET TONY ARNOUX
ASSISTÉS DE PABLO GARCIA – FONTS

6, rue de la Victoire
75009 PARIS
Tél. : 01 48 74 84 54

SYNOPSIS

Dans les années 1990, un petit garçon vit au Burundi avec son père, un entrepreneur français, sa mère rwandaise et sa petite sœur. Il passe son temps à faire les quatre cents coups avec ses copains de classe jusqu'à ce que la guerre civile éclate mettant fin à l'innocence de son enfance.



ENTRETIEN DE GAËL FAYE ET ÉRIC BARBIER

UN ROMANCIER QUI VOIT SON LIVRE ÊTRE ADAPTÉ EST-IL MÉFIANT ? EST-CE QU'IL HÉSITE ? CELA LUI FAIT PEUR ?

Gaël Faye : Oui. Je sais d'ailleurs qu'il y a des écrivains qui refusent d'être adaptés. Ils veulent garder leur histoire neutre dans l'imaginaire des lecteurs comme dans le leur. Pour ma part, je n'ai pas hésité trop longtemps et ce qui m'a décidé à accepter le principe d'une adaptation, ce qui m'a motivé, c'était de constater que nous n'existions pas dans le cinéma mondial, dans l'imaginaire du public. Quand je dis « nous », je veux dire cette région du monde, mon pays d'origine. Le Burundi, le Rwanda, c'est une terre inconnue. Ne surnagent que des clichés : la violence et la guerre. On ne connaît pas les gens, on ne connaît pas l'intimité de ce qu'ils vivent et pensent. Il était important que cette histoire existe dans un film pour cette raison-là. Le cinéma est beaucoup plus puissant et plus populaire que la littérature dans cette optique : faire en sorte qu'un monde soit reconnu.

ET QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION QUAND VOUS AVEZ DÉCOUVERT LE FILM UNE FOIS TERMINÉ ?

GF : J'avais assisté à une partie du tournage et j'avais déjà vu des images, mais la première projection fut malgré tout une expérience inattendue. Je l'ai vécue comme un moment violent. Ce fut d'autant plus dur que le film a fait remonter des souvenirs de ma propre vie. À la sortie de la première projection, je n'avais rien à dire à Éric parce que j'avais besoin de digérer...

LE FILM VOUS A DONNÉ L'OCCASION DE REVISITER VOTRE PROPRE LIVRE ?

GF : Oui. Je ne m'étais pas rendu compte de la violence du texte, de certaines scènes que j'avais écrites. La littérature permet d'atténuer ou de mettre à distance la réalité la plus brutale. J'ai ressenti un sentiment d'asphyxie à un moment donné et c'est en



voyant le film que j'ai pris conscience que mon histoire pouvait en effet mettre celui qui la reçoit dans cette situation-là.

Éric Barbier : On a beaucoup plus conscience dans le film que tous les événements dramatiques qui se sont déroulés en 1993 et 1994 dans cette région de l'Afrique sont très ramassés dans le temps. Il se passe cinq mois entre le coup d'État au Burundi qui met le pays à feu et à sang et le début du génocide des Tutsis au Rwanda. La fiction condense la narration de ces drames dans un temps très court, qui donne l'impression que le film est plus brutal que le livre, bien que la majorité des scènes violentes soient extraites du roman : le coup d'État, la nuit de peur avec sa sœur, les coups de feu, la violence des gangs, le lynchage.

GF : Ce qui est étrange, c'est qu'il n'y a pas vraiment de violence à l'image. Il y a une pression psychologique.

EB : Pour Gaby, le héros du film, plusieurs catastrophes se superposent : la séparation de ses parents, la guerre civile au Burundi et le génocide des Tutsis au Rwanda. Mais c'est vrai que ces événements et cette violence sont hors-champ. Dans le film, la famille est la caisse de résonance de la grande histoire. Le coup d'État et la guerre civile au Burundi impactent directement la vie quotidienne de la famille de Gaby. La mère, qui est une réfugiée rwandaise au Burundi, subit de plein fouet l'horreur du génocide des Tutsis et la mort de ses proches au Rwanda. Ce drame va complètement modifier son comportement par rapport à sa famille et à Gabriel en particulier.

GF : La grande différence avec le livre est dans la concentration de l'action. Ce qui m'est d'ailleurs revenu, c'est l'état de tension dans lequel j'ai vécu. J'avais presque oublié cette tension et le film m'a rappelé une certaine réalité de la situation dans laquelle je me trouvais : tous les jours amenaient son lot d'angoisses avec le bruit de la guerre qui devient comme une musique de fond.

EB : Gaël m'a souvent dit comment, malgré les bruits des explosions, des tirs qui faisaient partie du paysage à Bujumbura, la vie continuait.

GF : C'est vrai, et très vite on retournait jouer dans les champs... Cette superposition était terrible et le film en rend très bien compte. En le voyant, je me suis aussi rappelé que quand j'ai quitté le Burundi et que je suis arrivé en France, j'ai eu le sentiment d'une décélération de ma vie, comme si les choses se mettaient d'un coup à aller tout doucement. Plus rien n'était important...

ÉRIC BARBIER, QUAND VOUS PLONGEZ DANS LA LECTURE DU LIVRE AVEC L'IDÉE DE L'ADAPTER QUELLE EST LA PORTE D'ENTRÉE PAR LAQUELLE VOUS ENTREZ ? QUEL FIL SUIVEZ-VOUS ?

EB : Éric Jehelmann, Philippe Rousselet et Jérôme Salle, les producteurs, m'ont parlé de PETIT PAYS dès la sortie du livre. J'ai été très touché par la force du roman, par la mélancolie qui traverse l'écriture de Gaël quand il raconte le Burundi de son enfance, son paradis perdu. Très vite pour moi, l'effet miroir, bizarrement, c'est Gaby. Ce n'est pas dans le personnage du père, qui est blanc et français, que je me retrouve le plus mais dans celui de l'enfant. Parce que je retrouve en lui une partie de mon enfance. Là d'où je viens, un petit village du Sud de la France, mon enfance était un peu comme celle de Gaby. Mes parents me laissaient très libre. À partir de 8 ans, j'étais dans la rue, lâché dans la nature. Je faisais le même genre de conneries que Gaby avec ses copains.

GF : J'étais content qu'Éric comprenne ce type d'éducation où les parents et les enfants vivent leur vie souvent de leur côté. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas d'amour, qu'il n'y pas de proximité, mais les enfants sont en effet souvent lâchés dans la nature. Dans une société française, vu de loin, on peut facilement penser que des parents comme ceux de Gaby sont irresponsables, mais pas du tout. C'est une autre réalité. Je trouve qu'Éric montre très bien comment les parents aiment leurs enfants, mais qu'ils ont leur vie, leurs problèmes. Il montre très bien aussi la tension qui se crée au sein d'un couple mixte, entre un Blanc et une Noire. Et tout cela, en suivant le seul point de vue de l'enfant...

EB : C'était la force du roman et j'espère celle du film. On découvre les événements à travers les yeux de Gaby. Comme beaucoup d'enfants d'une dizaine d'années, Gabriel ne saisit pas tous les enjeux ou les drames qui se jouent autour de lui. Il perçoit des éléments parcellaires des situations et des événements. Il ne comprend pas tout, beaucoup de choses restent confuses et chaotiques. Pour lui, tout se passe comme s'il y avait un lien secret entre la déflagration intime de la cellule familiale et la déflagration historique qui se produit autour de lui à ce moment-là.

GF : Cette histoire de point de vue est très importante. Dans l'écriture du roman, je me suis dit : il faut que le lecteur avance au même rythme que le narrateur. Le personnage principal doit être au même niveau que le lecteur. Et j'ai choisi le point de vue de Gabriel, celui d'un enfant qui essaie de comprendre le bain politique et familial dans lequel il est plongé.

EB : La séparation des parents est très dure : ce n'est pas simplement la fin d'un amour, mais aussi la séparation d'un Français blanc et d'une Rwandaise d'origine tutsie réfugiée à Bujumbura. Le père a intégré les relents d'un colonialisme de bon aloi quand il est capable de dire à sa femme : « Tu sais combien d'Africaines rêveraient d'être à ta place ? » Et la mère peut



accabler ses enfants quand, après le génocide, elle jette à son fils : « Tu es comme ces sales Français qui nous ont laissés crever là-bas ! » Ces violences verbales sous-tendent des questions diffuses pour Gaby. Des questions qu'il ne peut pas résoudre et qui le font souffrir. C'est le traitement de ce racisme « inter-ethnique » incompréhensible pour un enfant métis de 11 ans que j'ai trouvé très émouvant. Est-ce que sa mère a épousé son père pour « aller faire du shopping sur les

Champs Élysées » ? Comme elle le dit en riant à ses amies. Est-ce que son père a épousé sa mère pour être « plus Africain que les nègres » comme le dit Jacques, son meilleur ami ?

GF : Il est Français et Rwandais, et en plus il est Tutsi. Il doit se débrouiller avec ses identités mêlées...

EB : Gaby est sans cesse confronté à ce choix terrible : Est-ce que je suis blanc ? Est-ce que je suis noir ? Est-ce

que je suis bourreau, est-ce que je suis victime ? Et quand Gaby, par la force des événements, rejoindra le gang tutsi des « Sans Défaite », la première phrase qu'il entend, « Qu'est-ce qu'il fait ici, ce Blanc ? », le renvoie à cette problématique. Gaby ne sait pas qui il est ; Gaby est seul : il ne veut pas se choisir pour ou contre sa mère,

pour ou contre son père, il ne veut pas se choisir pour ou contre ses meilleurs amis tutsis qui se radicalisent pendant la guerre civile. Et pourtant la vie va l'obliger à se déterminer.

IL Y A UNE PROXIMITÉ ENTRE PETIT PAYS ET LA PROMESSE DE L'AUBE, VOTRE PRÉCÉDENT FILM. DANS LES DEUX CAS, IL S'AGIT DE L'HISTOIRE D'UN ENFANT, D'UN FILS, ET D'UNE MÈRE PROBLÉMATIQUE.

EB : C'est vrai, les motifs centraux des deux histoires sont les rapports entre un fils et sa mère. Disons que le lien entre les deux films tient à la volonté qu'ont les deux fils de voir leur mère heureuse. Mais il y a une différence fondamentale : Gabriel a le sentiment de ne pas être aimé par sa mère alors que dans le livre de Romain Gary, Romain est écrasé par cet amour.

GF : Gaby a le sentiment que sa mère ne le reconnaît pas. Et d'ailleurs à la fin, rendue folle par tout ce qu'elle a traversé, elle ne le reconnaît pas, littéralement. Pour revenir sur LA PROMESSE DE L'AUBE, cela fait partie des raisons qui m'ont convaincu de travailler avec Éric. Quand j'ai vu ce film, je me suis dit qu'il savait filmer l'enfance et les rapports entre une mère et son fils. C'est quelque chose qui n'est pas évident et je trouvais que c'était très puissant dans le film.

ÉRIC BARBIER, GAËL FAYE N'A PAS ÉTÉ POUR VOUS SEULEMENT L'AUTEUR DU LIVRE QUE VOUS AVEZ ADAPTÉ MAIS UN COLLABORATEUR PRIVILÉGIÉ DANS SA FABRICATION.

EB : Gaël a lu toutes les versions du scénario, il a suivi toutes les étapes du montage. À chaque fois, il m'a donné des outils pour comprendre son livre au plus près. Gaël était un interlocuteur constant et indispensable. S'il avait décidé de ne pas se mêler du film, ça aurait été beaucoup plus compliqué.

GF : De toute façon, il y a des choses qu'Éric ne pouvait pas deviner. La façon de parler des enfants ? C'est impossible qu'il puisse savoir comment on s'interpelait, comment on s'insultait à Bujumbura dans les années 90. On doit être 200 à le savoir dans le monde...

EB : PETIT PAYS raconte l'histoire d'un enfant qui va souffrir d'une chose qui peut arriver à n'importe quel enfant dans le monde : le drame de la séparation de ses parents. Il ne faut pas perdre cela de vue. Mais cette histoire-là ne se déroule pas n'importe où et n'importe quand. Elle est imbriquée au pays dans lequel elle se déroule, le Burundi, et à la grande Histoire de ce pays et de ses habitants. C'est là que ma position devient compliquée et que je peux me poser des questions de légitimité : je ne connais rien au Burundi et je ne connais rien au Rwanda. Je ne connais pas ces pays physiquement, avec leurs histoires très particulières, je ne connais pas les gens, je ne connais pas les mentalités. Quand je me rends dans cette région du monde, j'ai besoin de parler sans cesse avec Gaël pour qu'il m'aide à comprendre et à décrypter ce qu'il se passe dans son *petit pays*. Ces discussions interviennent sur le scénario, sur la mise en scène, sur tout ce qui me permet d'être fidèle à la réalité d'un lieu et d'une époque, opaques pour moi mais que Gaël connaît parfaitement. Je n'aurais pas pu faire ce film-là sans être en binôme avec Gaël.

GF : Le monde du Burundi de ces années-là est très peu documenté. Je me souviens de la difficulté qu'avait Éric pour trouver des images, des vidéos ou des films, même des archives radio. Il n'y a quasiment pas de livres. Il n'y a pas d'autres romans que PETIT PAYS. Donc, il faut vraiment faire parler les gens. Je n'ai pas été le seul à lui donner des informations. Je lui ai présenté des amis, ma tante, toutes sortes de personnes qui pouvaient lui donner le contexte élargi dans lequel se déroule l'histoire du film. Je pense effectivement qu'on a été binôme dans cette aventure du film.

EB : Gaël m'a montré beaucoup de photos de son enfance à Bujumbura. Par exemple, la maison de sa famille à Kinanira donne tout de suite un indice sur le milieu social dans lequel doit évoluer Gaby dans le film. Les habits, les coiffures... J'appelais Gaël pour



mille détails : à quelle heure les gens qui travaillaient chez lui arrivaient ? Quand repartaient-ils ? Est-ce qu'ils avaient le droit de rentrer dans la maison ? Est-ce qu'ils mangeaient dans la cuisine, à l'extérieur ? Gaël était un interlocuteur constant et indispensable et j'ai eu la chance qu'il se prête au jeu.

GF : J'ai eu cette impression d'être un collaborateur mais je ne voulais pas m'imposer et je n'avais pas envie d'avoir une autorité sur son œuvre. Ce film est le sien et je voulais rester à la bonne place. Mais c'est aussi vrai que j'étais en demande. J'étais très content quand Éric faisait appel à moi. J'ai été vite rassuré quand j'ai vu la façon dont il travaille : il n'y avait pas de problème d'ego entre nous. J'étais rassuré par son souci de justesse et d'exactitude.

EB : L'histoire du film se passe il y a 25 ans. PETIT PAYS est donc un film d'époque ancré dans une réalité historique et j'étais confronté au fait qu'il y avait très peu d'archives ou d'informations sur le Burundi de cette période. Par exemple, je pense à GITO, L'INGRAT réalisé par Léonce Ngabo qui est un film burundais tourné en 1992 et coproduit par la France.

GF : C'est fou, mais c'est le seul film qui a été réalisé au Burundi à cette époque-là !

EB : Ce film de fiction représentait pour moi un document précieux sur les années 1990. C'est un film que j'ai regardé sans cesse parce qu'on voit les voitures, on voit le centre-ville de Bujumbura, on voit les cafés, on voit les cabarets. Il me permettait d'attraper une atmosphère et des images. Il faut dire aussi qu'on était confronté à une autre difficulté : le contexte politique a fait qu'il nous était impossible de tourner au Burundi et que nous avons dû reconstituer les décors de Bujumbura au Rwanda. C'était d'autant plus difficile que le Rwanda est un pays qui a énormément changé en termes d'architecture et d'infrastructures.

GF : Je me souviens d'Éric m'appelant pour me dire : mais dans ton pays, il y a des routes partout, il n'y a plus de pistes. Tout est propre. C'est une réalité dont on ne se rend peut-être pas compte vu de

loin mais les sociétés africaines évoluent très vite. Les paysages changent et au Rwanda particulièrement.

EB : Oui, il a fallu remettre de la terre sur les routes, refaire des pistes, refaire ce qu'était le Burundi dans les années 90 où il y avait très peu de bitume.

GF : Avant de travailler avec Éric, j'ai rencontré d'autres réalisateurs et j'ai parfois perçu quelque chose comme de la désinvolture par rapport à cette exigence d'exactitude. On m'a par exemple dit qu'on pouvait aller tourner ailleurs qu'au Burundi ou au Rwanda en m'expliquant que le Sénégal, c'était un peu pareil. Certains pensaient pouvoir choisir des acteurs qui n'avaient aucun lien avec la réalité précise qui nourrit mon histoire. Des options comme celles-là étaient pour moi absolument inenvisageables. Je pensais tout le temps au public burundais et rwandais. Il fallait qu'il puisse se reconnaître. Tout devait lui apparaître comme juste, vrai. Il fallait qu'il puisse se dire : « Sur l'écran, c'est nous. »

IL Y A TRÈS PEU D'ACTEURS PROFESSIONNELS DANS LE FILM D'AILLEURS. AUTOUR DE JEAN-PAUL ROUVE ET DES ENFANTS, CE SONT DES BURUNDAIS ET DES RWANDAIS QUI N'AVAIENT JAMAIS FAIT DE CINÉMA QUE L'ON VOIT DANS LE FILM.

EB : Oui. 90 % des gens qu'on voit dans le film n'avaient jamais joué du tout. Le casting, c'est fondamental dans un film comme celui-là. C'est à travers les acteurs que l'on va capter les premiers éléments de réalité du pays, une langue, des gestes. Quand on rencontre des Rwandais, on se rend compte que leur manière d'être est très particulière. Sans généraliser, il y a dans le pays, une manière de se parler, de se saluer, d'intervenir dans une conversation, qui est unique.

GF : Aucun acteur ne peut arriver à jouer cette manière d'être, avec tous les codes de la société rwandaise.

EB : L'exemple le plus flagrant est le mariage de Pacifique qui, dans le roman de Gaël, se passe au Rwanda et que nous avons donc tourné au Rwanda. La scène est difficile à mettre en place car nous devons recréer tout ce rituel complexe et traditionnel qui entoure un mariage dans ce pays. Et là il se passe quoi ? Didacienne Nibagwire, la directrice de casting, sélectionne quelques personnes bien au fait des traditions et ce sont elles qui vont organiser le mariage. Ce sont elles qui vont placer comme il faut le marié et la mariée, la belle-mère et les témoins... Elles vont dire qu'il faut que les mariés boivent le lait pour une union fertile, que le père fasse un discours, puis que des chants devront accompagner la procession jusqu'à l'église. Ce sont les gens du pays qui vont scénographier la scène qui en devient si juste que la moitié des figurants âgés sont persuadés qu'ils assistent à un vrai mariage.

GF : Cette scène est presque une scène documentaire à mes yeux.

EB : La plupart des acteurs qui apparaissent dans le film ont amené leur propre histoire. Par exemple, les hommes qui jouent les voyous des gangs de Bujumbura sont des jeunes que l'on a trouvés dans le camp de réfugiés burundais de Mahama. Ce sont de jeunes Burundais qui ont eu maille à partir avec le gouvernement de leur pays avant de s'enfuir. Ces jeunes connaissaient la violence de la rue, la violence des manifestations et cette vérité qu'ils dégagent est perceptible dans le film.

GF : Dans la scène de la grand-mère qui parle face à la caméra et qui raconte son histoire, pour moi, la femme dans le rôle ne joue pas. C'est un témoignage. Je le vis comme ça.

EB : C'est vrai... Quand Mariana, la grand-mère, raconte ce qu'elle a vu à Kigali après le génocide, on voit bien que Tatiana Nikuze qui interprète ce personnage dit un dialogue du scénario mais qu'en vérité elle parle de son histoire et des choses indicibles qu'elle a vécu. La manière dont elle raconte, tout en retenue, est très rwandaise. Il n'y a pas une larme juste un geste discret où elle cache ses yeux. Ce texte parle d'elle. Je crois que c'est clair même pour des gens qui ne connaissent rien au Rwanda.



AU MILIEU DE CE CASTING, LA PRÉSENCE DE JEAN-PAUL ROUVE EST À LA FOIS INATTENDUE ET TRÈS CONVAINCANTE.

EB : Oui. Jean Paul Rouve s'engage dès le départ sur le projet alors qu'il voit que le scénario est construit autour du point de vue de Gaby. Il soutient le film tout de suite. Et c'est très précieux pour moi. Il amène une grande justesse au rôle du père. Il est formidable dans les scènes avec les enfants. J'adore la scène où il explique la différence entre les Hutus et les Tutsis. Dans une scène comme celle-là, c'est l'acteur qui dirige les enfants, qui les fait rire, qui les met en confiance et Jean-Paul a eu cette patience et cette générosité-là. Il forme avec Isabelle Kabano, l'actrice qui joue la mère de Gaby, un couple parfait, ou plutôt « parfaitement imparfait ». Quand on voit le film, on se dit qu'ils se connaissent intimement et sont au bord de la séparation. Un vrai bon couple qui se déteste !

GF : C'est un miracle qu'on ait pu trouver Isabelle Kabano. J'ai vécu à Kigali pendant des années, je connaissais des comédiens

autour de moi. Le monde des artistes rwandais est un tout petit monde et je ne voyais pas qui pouvait incarner ce personnage-là. C'était ma plus grande angoisse. Tout le reste, je me disais : on va se débrouiller. Isabelle est incroyable dans le rôle. Dans vingt ans, il n'y aura plus une femme comme Isabelle qui connaît cette histoire comme elle la connaît. Elle sait ce qu'est l'exil, le génocide. Elle sait aussi qu'il y a le chagrin et qu'il y a la fête. Elle est incroyablement juste à mes yeux. Vous savez, pour moi, il ne s'agissait pas seulement de raconter une histoire, de faire une fiction. Pour moi, c'était très important que le film ait une dimension documentaire et de témoignage.

COMME S'IL FALLAIT COMBLER LE MANQUE D'ARCHIVES DONT VOUS AVEZ DÉJÀ PARLÉ ?

GF : Quelque chose comme ça... Je sens que mon travail, quand j'écrivais le roman, c'était de courir après l'image d'un monde perdu. Parce que je viens d'une histoire où les preuves ont disparu. Toutes les preuves ont disparu. Combien de familles, de gens autour de

moi n'ont aucune image à regarder. Ma mère n'a aucune photo de son propre père. GITO, L'INGRAT, par exemple, le film qu'évoquait Éric, est sans doute une petite comédie très modeste mais c'est en effet un document d'archive que j'ai revu quand j'ai écrit le roman parce que j'avais besoin d'avoir des images. Elles sont tellement rares... C'est une empreinte du monde à ce moment-là. C'est impossible bien sûr, mais j'avais le fantasme que PETIT PAYS, le film, soit comme une empreinte du monde à ce moment-là.

QUELLE ÉTAIT L'AMBIANCE SUR LE TOURNAGE ?

GF : Les gens étaient remués. Parce qu'il ne faut pas se voiler la face, le Rwanda est un pays de traumatisés. Tout le monde est traumatisé au Rwanda. On peut dire que les rues sont propres, que le pays avance, mais dès que la commémoration arrive on se rend compte que tout le monde est fou. C'est sûr que sur le tournage, auquel j'ai assisté pendant à peu près un mois, l'impact du souvenir était palpable pour tout le monde. Mais les Rwandais ont aussi l'habitude d'encaisser et de rester pudique. Moi, ce qui m'a le plus marqué ce sont les discussions qu'on pouvait avoir en dehors du tournage. Juste un exemple, l'actrice qui joue tante Eusébie, Florentine Kabasinga, a raconté son histoire qu'elle n'avait jamais racontée à personne. On sentait bien qu'elle a été en mesure de le faire parce qu'on était dans cette ambiance du film... Ce n'est pas un film que ses participants ont fait par-dessus la jambe. Il y avait un engagement, je veux dire un engagement personnel lié au fait que cela faisait remonter leurs souvenirs.

EB : En effet, comme le disait Gaël, tout le monde est à l'envers au Rwanda. Tout le monde. Et à un point extrême que l'on ne mesure pas tout de suite et que l'on comprend progressivement en se liant avec les gens. Alors, assez vite, on se rend compte que les gens vivent avec ça tous les jours. Mais l'écueil, c'est de ne voir les gens qu'à travers ce prisme-là. Le prisme du génocide des Tutsis.

GF : J'avais conscience de cet écueil en écrivant le livre. J'ai été content et rassuré qu'Éric le comprenne très vite. PETIT PAYS c'est d'abord l'histoire d'une famille, d'un gamin et de ses copains au Burundi. Le génocide est présent bien sûr mais tenu à distance, on le perçoit essentiellement dans ses effets sur la famille.

EB : Comme nous avons tourné au Rwanda, on a la tentation d'associer le film à ce pays, même moi. Mais il faut mettre l'accent sur le fait que l'action se passe essentiellement à Bujumbura au Burundi. Le Rwanda, c'est la mère. C'est la déchirure de la mère. Et le film raconte comment Gaby perçoit le Rwanda et la catastrophe qui s'y déroule à travers le drame que vit sa mère. Au Burundi entre avril et juillet 1994, pendant les trois mois que va durer le génocide des Tutsis au Rwanda, personne ne comprend ce qui est en train de se passer dans ce pays qui est à trois heures de route de Bujumbura. Dans le film, j'ai essayé que les personnages aient un niveau de connaissance des événements proches de celui de l'époque : ils ne savent rien. Ils entendent des rumeurs, des flashes d'infos plus ou moins alarmistes. Ils attendent.

GF : Oui. Par exemple, il y a une scène qui est très violente pour moi, vraiment ultra violente. Mais elle correspond à la réalité et rend bien compte de ce que tu viens de dire. Elle se passe le 7 avril 1994, c'est-à-dire le jour où commence le génocide au Rwanda mais nous sommes au Burundi. Alors qu'ils sont séparés, la mère de Gabriel retrouve le père dans leur maison : elle vient d'apprendre que l'avion du président rwandais Habyarimana a été abattu et elle n'arrive pas à joindre sa tante Eusébie à Kigali. Le père tente d'aider sa femme mais impossible d'avoir des informations. Le soir Eusébie appelle enfin, mais c'est pour dire que dans la ville, à Kigali, les milices et la garde républicaine massacrent tous les Tutsis. Nous sommes dans le point de vue de Gabriel et qu'est-ce qu'il comprend ? Pas grand-chose... Il voit surtout que sa mère est revenue à la maison et que son père l'aide. Il voit qu'elle est triste mais bon, elle est là. Le lendemain matin, Gaby se lève et découvre

que ses parents ont couché ensemble dans le même lit. Il est heureux, il se dit que sa mère va rester, que la famille va se recomposer. Quand Ana apprend la nouvelle, elle part avec son frère danser dans le jardin. Ils sont heureux : papa et maman s'aiment encore ! Tout ça se passe le 8 avril. Mais quand on est Rwandais aujourd'hui, je veux dire 25 ans plus tard, tu sais que le 8 avril c'est le deuxième jour du génocide. Le 8 avril, on

ne danse pas. Ce n'est pas possible qu'on soit joyeux. Et pourtant... Je suis retourné dans mes propres albums de famille et je le vois bien : on était aussi joyeux pendant cette époque alors que le génocide battait son plein et qu'on était en train de perdre les nôtres. On ne savait pas. Plus exactement, on ne se rendait pas compte de la proportion qu'avaient pris les événements. Il y avait eu des massacres, c'était déjà arrivé. Mais un génocide...

EB : La scène dont tu parles montre que, pour Gabriel, la joie d'assister à la possible réconciliation de ses parents est plus forte que tout. C'est ça le sujet. Et puis quand on lit les témoignages de l'époque, on s'aperçoit que personne ne pensait être témoin d'un génocide. Personne ne pensait que les assassins allaient rentrer dans les églises. C'est ce que je n'aime pas dans la plupart des fictions sur le génocide au Rwanda : elles sont construites dramatiquement et émotionnellement avec des informations que l'on a appris après coup.



GF : Des fictions qui montrent le côté implacable, avec des personnages qui ont tout compris... Quand j'étais petit, personne ne disait le mot « génocide ». On a commencé à le dire des années plus tard. À l'époque on disait « les événements », on disait « la guerre ». Encore aujourd'hui d'ailleurs il y a plein de Rwandais qui disent « pendant la guerre » ou « pendant les événements ».

EB : Dans le film, quand l'oncle de

Gabriel, Pacifique, qui a eu des informations par des militaires du FPR, tente d'expliquer à sa sœur qu'il y a un danger réel d'extermination pour les Tutsis au Rwanda, la mère de Gaby ne le croit pas. Elle répond à son frère : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il y a les accords d'Arusha, et puis à Kigali il y a l'ONU, il y a le Canada, la France, il y a tout le monde... » Elle pense que son frère exagère la situation.

GF : C'est le dernier événement de ce genre avant Internet, avant les portables. Il n'y avait que RFI avec un journaliste qui ne comprenait rien. Il y avait comme une rumeur qui circulait mais rien de tangible. On a tout à l'heure évoqué la violence du film, mais il faut souligner ce paradoxe que le génocide est hors-champ. Le film n'est pas graphiquement violent. La violence de la grande histoire pèse dans PETIT PAYS, mais à distance, comme si les personnages en subissaient les effets dévastateurs mais sans y

être directement confrontés. À travers le travail sonore qui a été fait, je trouve que le film raconte très bien la fin d'une époque. On ne revivra plus jamais des événements historiques de cette façon.

EB : Le génocide pèse à travers le hors-champ, et c'est pour ça que j'ai pu filmer cette histoire. Si le film avait dû se dérouler au milieu du génocide, je n'aurais pas su le faire. Je peux filmer une femme qui a perdu sa famille dans cet événement. Je peux travailler à partir de ce personnage qui en a réchappé, essayé de montrer comment elle a été détruite par ce qu'elle a vu et vécu, mais je ne peux pas filmer des génocidaires avec des machettes en train de massacrer leurs compatriotes.

GF : Je suis d'accord avec Éric. Pour ma part, après avoir fait tellement de commémorations, après avoir lu des dizaines de livres et après avoir entendu tous les témoignages que j'ai entendu, je me demande bien ce que l'on peut rajouter et dire de plus que ce que dit un rescapé ? On ne va pas essayer d'inventer de l'émotion sur ces histoires-là. On ne peut pas. Ce serait indécent. Aussi, j'ai ma propre trajectoire. J'ai vécu la guerre, j'ai vécu les répercussions du génocide, mais je ne suis pas un survivant. Je n'étais pas là-bas. Je n'étais pas au Rwanda en 94. Cela me préserve et m'oblige à me demander comment transmettre cette histoire au grand public, notamment à ceux qui ne se sentent pas spontanément concernés. Je suis toujours attristé quand j'ai l'impression que l'on me dit : « Ce n'est pas notre histoire, c'est une histoire qui appartient à un autre monde. » D'autant plus que cette idée a été longtemps véhiculée. Quand on regarde par exemple les articles parus dans Le Monde pendant la période du génocide : on y parle de massacres inter-ethniques, cela semble lointain, l'événement n'est pas correctement

raconté et pas du tout analysé. Et puis ça devient de la statistique. Moi ce qui m'intéresse, et c'est ce que le livre et le film réussissent à faire, consiste à rappeler que ceux qui ont traversé cet événement sont des personnes comme vous et moi. Ça peut sembler évident mais je peux vous dire que cela ne va pas de soi.

À LA FIN DE L'HISTOIRE DE PETIT PAYS, GABY, DES ANNÉES PLUS TARD, ALORS QU'IL ÉTAIT PARTI REVIENT SUR LES LIEUX DE SON ENFANCE.

GF : J'aime beaucoup cette fin. La tendance, dans les films de ce genre, c'est que le héros s'en sort et ne revient jamais sur les lieux. C'était très important de montrer le retour de Gaby, vingt ans plus tard, sur les traces de son passé. Il retrouve sa mère dans une scène très forte. Il fallait raconter qu'on ne perd jamais le lien avec l'endroit d'où on vient, que la vie continue et que l'on ne reste pas figé dans la posture de la victime, du survivant, de l'exilé. Cette fin dure dix minutes dans le film mais elle est essentielle. Je n'aurai pas pu concevoir que le film s'arrête en 1994.

EB : Je voulais que Gaël joue Gabriel adulte mais il n'a pas voulu.

GF : Impossible. C'était trop pour moi. Je suis très content de la fin telle qu'elle est... Et puis il ne fallait pas rapprocher le film de moi. Vous savez, ce qui m'a excité dans l'aventure de cette adaptation, c'était de voir comment on transforme les choses. L'écriture c'est quelque chose qui me passionne, que je trouve mystérieux. Partir d'un roman et en faire un film, je trouve ça complètement fou, ahurissant, complètement miraculeux.

ENTRETIEN DE ISABELLE KABANO

AVIEZ-VOUS LU PETIT PAYS AVANT QUE L'ON VOUS PROPOSE DE JOUER DANS LE FILM ?

Oui, j'avais lu le roman avant son adaptation au cinéma. J'ai même été la première à l'acheter à la librairie quand il est sorti au Rwanda. Ils ont ouvert le carton devant moi. J'attendais ce roman impatientement. Je suis née à Bujumbura et même si je n'y suis restée qu'une année après ma naissance pour aller ensuite avec mes parents au Zaïre, comme le Congo-Kinshasa s'appelait à cette époque, je suis souvent retournée au Burundi pour aller rendre visite à ma marraine. En lisant PETIT PAYS, je me suis souvenue des journées à Bujumbura avec les enfants de ma marraine, les manguiers, les gangs... Je n'ai lâché le roman que quand je l'ai terminé. Non seulement ce livre racontait la vie d'un enfant à

Bujumbura, mais il racontait aussi notre enfance au Congo et celui de tous les enfants des Rwandais réfugiés dans le monde. On se retrouvait tous dans ce livre. Pour moi c'est un chef-d'œuvre. Il a eu un grand succès au Rwanda. Il a même été traduit en kinyarwanda ce qui a augmenté sa diffusion.

COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI QUAND VOUS AVEZ LU LE SCÉNARIO ET QUE L'ON VOUS A PROPOSÉ LE RÔLE D'YVONNE, LA MÈRE DE GABY ?

Je peux vous dire comment j'ai réagi quand Éric Barbier m'a confirmé que je jouerais le rôle. La directrice de casting me l'avait annoncé une semaine avant qu'Éric ne me le dise directement



autour d'un déjeuner à Sole Luna, un restaurant italien qui se trouvait en face du bureau de la production. J'étais invitée mais j'ai dit que je n'avais pas faim et que j'aimerais plutôt avoir un Red Bull. En fait, j'avais l'estomac noué. Autant j'étais hystérique quand la directrice de casting à Kigali me l'avait annoncé autant j'avais l'estomac noué et j'étais tout en sueur devant Éric qui me confirmait que j'avais le rôle. Je n'ai rien laissé paraître, mais je pense qu'il a senti l'état dans lequel j'étais, parce que j'étais d'accord sur tout ce qu'il me disait. Un moment, je ne l'écoutais plus parce que j'avais peur. Je me demandais si je serais à la hauteur de ses attentes, si je serais capable de faire ressortir tout ce qu'Yvonne représente. J'avais peur de me perdre, j'avais peur de ne pas être juste, j'avais peur de m'effondrer mais en même temps j'étais heureuse de pouvoir raconter Yvonne. Bref, il se passait toutes sortes de choses contradictoires en moi, de la joie et une grosse peur. Mais la peur l'emportait sur la joie, parce que c'était un rôle délicat et très difficile à porter psychologiquement.

COMMENT DÉCRIREZ -VOUS CE PERSONNAGE ?

C'est une femme déchirée, qui joue la désinvolte. La triste réalité qu'elle veut enfouir très loin lui pète à la gueule et la détruit. Yvonne fuit la réalité depuis toute jeune. Elle se marie à un muzungu comme on appelle les Blancs là-bas. Tout le monde autour d'elle pense qu'elle a gagné le gros lot et qu'elle est la femme la plus heureuse du monde. Elle fait la fête parce qu'elle veut jouer un rôle. Elle fait des enfants qu'elle n'assume pas parce qu'elle ne supporte plus leur père. Elle a un mari qui n'arrête pas de lui rappeler qu'elle a de la chance de vivre avec un muzungu. Elle est dans le déni par rapport à ce qui se passe dans son pays natal. Quand elle voit finalement la réalité en face, elle n'y arrive plus. Elle n'existe juste plus.

QUELLES ONT ÉTÉ LES DISCUSSIONS QUE VOUS AVEZ-PU AVOIR AVEC ÉRIC ET AVEC GAËL SUR CE PERSONNAGE ?

Nos discussions avec Éric, c'était pour trouver la justesse pour raconter Yvonne, sur ce qu'Yvonne racontait entre les lignes... Je n'arrive pas à me rappeler à quel niveau du tournage Gaël est arrivé mais je me rappelle la soirée que nous avons passée avec une partie de l'équipe de tournage le soir de son arrivée. Je me souviens que c'est moi qui ai parlé, plus que lui, en lui racontant ce que je pensais d'Yvonne, je lui ai parlé d'une Yvonne que je connaissais et qui était proche de moi, mais qui n'est malheureusement plus de ce monde. Je me souviens de sa réaction dans la scène où le personnage se disputait avec sa mère et son frère. Nous avons entendu des applaudissements au combo et, en sortant, je lui ai demandé pourquoi il applaudissait. Il m'a dit que j'avais fait un geste que font toutes nos mamans. J'ai demandé lequel mais c'était impossible de l'expliquer... À la fin du tournage j'ai demandé à Gaël de m'aider à dire au revoir à Yvonne en faisant une lecture de certains passages du livre devant quelques amis. C'était une sorte d'exorcisme.

COMMENT S'EST PASSÉ LE TOURNAGE ?

Le tournage, c'était un ascenseur émotionnel. C'était juste fou. Pourquoi je dis un ascenseur émotionnel ? C'est parce qu'un jour on pouvait jouer une scène où il fallait rire aux éclats et le lendemain jouer une scène où tu racontes que tu as vu la chair de tes neveux et nièces collée dans le sol. C'était un stress permanent entre les changements de scène à cause de problèmes techniques, de l'inconfort des lieux de tournage, du bruit des avions qui passaient juste quand Éric venait de dire « moteur ». Il y avait les fous rires

et des pétages de plomb. Éric n'arrêtait pas le tournage tant qu'il n'avait pas eu ce qu'il voulait. C'était électrique. Éric est un très bon directeur d'acteur et perfectionniste. À la fin d'une journée de tournage, j'avais parfois l'impression d'être toute nue tellement il était allé chercher loin en moi. La fin de la semaine se terminait les samedis tard et l'euphorie arrivait de nulle part... On faisait alors la fête comme des évadés.

QUELLE ÉTAIT L'AMBIANCE OU LES RÉACTIONS DANS L'ÉQUIPE DEVANT L'HISTOIRE QUE LE FILM RACONTE ?

L'histoire du film a évidemment fait ressortir beaucoup de souvenirs douloureux. Mes compatriotes restaient pudiques. On se serrait les uns avec les autres dans les bras. On n'avait pas besoin de parler pour nous dire que nous avions mal de revivre cette histoire. J'étais souvent dans les bras de la 2^{ème} assistante de réalisation, Amélia, qui est une rescapée. Éric, pour les scènes difficiles, appelait toujours Dida, la directrice de casting, parce qu'il savait que je l'aimais beaucoup. Ceux qui étaient là pour la première fois au Rwanda ont compris beaucoup de choses avec le film, nous avons fini le tournage du film en mars. En avril, nous avons reçu des messages de beaucoup d'entre eux nous disant qu'ils étaient de tout cœur avec nous pendant la période de commémoration. Et nous avions une psy dans l'équipe, notre maquilleuse Ferouz, qui m'a beaucoup aidée...

COMMENT ÉTAIT LE TRAVAIL AVEC JEAN-PAUL ROUVE ? ET AVEC LES DEUX ENFANTS ?

J'étais impressionnée par Jean-Paul Rouve... Mes enfants, je les ai rencontrés quatre jours avant le tournage et le courant est passé directement. Le rôle que j'avais était trop dur pour les enfants, j'ai été rejetée par Delya qui joue ma fille Ana après la scène où je la brutalise. La petite Delya a appris l'histoire de son pays au





cours du tournage. Djibril, qui joue Gaby, et Tao, qui joue Gino, ont découvert aussi cette histoire en faisant le film et ils se posaient beaucoup de questions. Quand on était hors du tournage, je continuais à être la maman et je leur racontais ce qui s'était passé au Burundi et au Rwanda. Des fois, j'oubliais qu'ils n'étaient pas les miens pour de vrai.

QUELLES ONT ÉTÉ LES SCÈNES LES PLUS DIFFICILES À JOUER ?

La scène la plus difficile était celle où Yvonne raconte à sa fille comment elle a retrouvé les corps de ses cousins. Et puis celle où elle frotte le sol comme une folle. Franchement, ces scènes m'ont beaucoup affectée. J'ai du mal à en parler, parce que je les ai vus ces enfants morts : vingt-quatre ans plus tôt, je me suis retrouvée creusant les fosses communes pour retrouver le corps de ma grand-mère et de ma cousine. Effectivement, la chair m'échappait

entre les doigts. Un moment, j'ai dit à Éric que je n'en pouvais plus... C'était difficile de trouver la justesse qu'Éric attendait. J'appréhendais cette scène déjà à la lecture du scénario. En lisant le roman, ce monologue, qui avait été changé dans le scénario, était tout aussi difficile. Quand j'ai demandé à Gaël de faire une lecture pour dire au revoir à Yvonne, j'ai relu ce monologue et je me suis demandée si ce n'était pas une autoflagellation.

QUELS DERNIERS MOTS POURRIEZ-VOUS DIRE SUR CE QUE SIGNIFIE L'HISTOIRE DE PETIT PAYS ?

Je les dis en kinyarwanda : « Mpore "Gahugu Gato" ». « Gahugu Gato », ça veut dire « petit pays ». Le mot « Mpore » n'a pas d'équivalent en français, mais ça peut être « je compatissais à ta peine » ou « sois fort, je reste avec toi dans la pensée » ou « je te serre contre moi ».

ENTRETIEN DE JEAN-PAUL ROUVE

AVIEZ-VOUS LU *PETIT PAYS* DE GAËL FAYE AVANT QUE L'ON VOUS PROPOSE DE JOUER LE RÔLE DU PÈRE DE GABY DANS LE FILM ?

Oui, je l'avais lu. C'est un livre important. Sa lecture m'avait ébranlé et j'ai été très heureux et touché de pouvoir rencontrer Gaël Faye à l'occasion du film. La sagesse de cet homme malgré son jeune âge, son talent, son rapport au monde, à la vie, m'ont impressionné...

VOUS CONNAISSIEZ LE CONTEXTE HISTORIQUE DANS LEQUEL EST PLACÉE L'ACTION DU ROMAN ? POUR BEAUCOUP, *PETIT PAYS* A PERMIS DE

PRENDRE CONSCIENCE D'UN ÉVÉNEMENT QUI N'ÉTAIT PAS TOUJOURS BIEN CONNU.

C'est vrai que c'est une des grandes forces du livre que d'avoir joué ce rôle. Mais je connaissais cet événement qui m'avait terriblement frappé. J'ai beaucoup lu sur le Rwanda en restant sidéré par ce qu'il s'y était passé, ce génocide... C'était il y a 25 ans, c'était hier. Quand on connaît l'Histoire, quand on a grandi avec la connaissance de la Shoah, on a pu se dire qu'une telle horreur ne pouvait plus exister. Ce n'était pas possible qu'une telle folie recommence quelque part dans le monde. Et puis il y a eu le Rwanda... Je ne savais pas à quoi m'attendre quand j'ai débarqué dans ce pays où le tournage a eu lieu. Je ne suis resté que deux mois ce n'est pas grand-chose,



mais on a eu le temps de rencontrer les gens, de parler avec eux. J'ai trouvé qu'il y avait comme une douceur au quotidien dans les rapports humains. C'est très étonnant parce qu'on se dit aussi qu'il y a vingt-cinq ans, des hommes ont été massacrés à coups de machette par leurs voisins. Ça m'a bouleversé.

COMMENT AVEZ-VOUS APPRÉHENDÉ VOTRE PERSONNAGE, CELUI DU PÈRE DE GABY ? C'EST UN PERSONNAGE COMPLEXE ET AMBIVALENT D'EXPATRIÉ FRANÇAIS AU RWANDA...

Dans le film, je me mets en retrait. Ce n'est pas de la fausse humilité ce que je dis, mais il faut insister sur le fait que c'est vraiment le personnage de ce petit garçon, Gaby, qui est au centre de l'histoire. C'est lui que l'on suit. Mon rôle est secondaire mais il est très intéressant. Car qui sont ces gens-là, qui, comme mon personnage, vivent en Afrique ? Comment se placent-ils dans ce monde ? Ils se mêlent à leur environnement mais, en même temps, il y a un fond de colonialisme évident... Qu'est-ce que c'est ce mélange de respect et de condescendance ? La condescendance du Blanc en Afrique... D'ailleurs, je trouve que quand on est là-bas aujourd'hui, on peut ressentir ce parfum-là. Il existe toujours. Il y a une ambiguïté ou une ambivalence dans mon personnage qui est intéressante à jouer. Il fallait le construire avec ses contradictions ; dans son rapport à sa femme notamment. Il l'aime et il supporte en même temps mal ses insatisfactions. Quand elle dit qu'elle aimerait vivre à Paris, il a un peu de mépris vis-à-vis de ce désir. Il y a une petite voix chez lui qui lui dit qu'elle devrait déjà être contente d'être mariée avec un Blanc.

PETIT PAYS EST UN FILM SUR L'HISTOIRE, MAIS C'EST AUSSI UN DRAME INTIME. VOUS ÊTES SUR UN REGISTRE OÙ L'ON N'A PAS L'HABITUDE DE VOUS VOIR.

C'est vrai que c'est un film sur un épisode de l'histoire africaine récente, mais qui est aussi un huis-clos intimiste. En tout cas,

beaucoup de scènes où j'apparais sont dans cette maison repliée sur elle-même. Elles sont passionnantes ces scènes qui montrent le couple en crise parce qu'il y a beaucoup de non-dits, une violence latente, retenue, que les enfants évidemment ressentent d'autant plus qu'elle émane de tous les pores de la peau. Ce père et cette mère sont complètement perdus. Ils passent d'un état à l'autre. Ils sont noyés en plus par l'histoire avec un grand H qui est en train d'avancer et ils ont leur petit drame intime qui est balayé par des événements tragiques. Tous ces niveaux se mélangent et on ne sait plus qui est responsable de quoi.

COMMENT S'EST PASSÉ LE TRAVAIL AVEC LES ENFANTS ?

Dès le premier jour, j'ai été halluciné par Djibril, qui joue Gaby. Ce qu'il fait est magnifique. C'est compliqué les enfants au cinéma : c'est tout ou rien. Djibril est naturel, juste, et très mûr. Il comprend la technique du cinéma, il comprend les contraintes. Il sait ce que c'est de trouver une place, refaire une prise. Il est surdoué ce gamin. La petite Delya qui joue ma fille est incroyablement touchante. C'était plus délicat avec elle parce qu'elle est plus jeune. Elle pouvait prendre pour elle les émotions du personnage. Il y avait des scènes difficiles où elle devait pleurer, des scènes dans le noir où l'on entend les bruits de la guerre. Elle était impressionnée et émue, forcément. Il fallait faire attention. On jouait ensemble, on s'amusait beaucoup en dehors du tournage... J'adore tourner avec les enfants quand ils sont aussi bons et spontanés, on peut se permettre de vivre des choses, d'inventer.

VOUS AVEZ DIT COMMENT LE SÉJOUR AU RWANDA VOUS AVAIT MARQUÉ. QUELLE ÉTAIT L'AMBIANCE SUR LE TOURNAGE D'UN FILM QUI RACONTE UNE TELLE HISTOIRE ?

Ça reste du cinéma de fiction, avec tout ce que cela implique en termes de travail et de professionnalisme. Mais c'était une expérience particulière en ce sens qu'on tournait avec des

comédiens et des techniciens pour qui l'histoire que l'on racontait faisait écho avec ce qu'ils avaient vécu. Le film faisait remonter des souvenirs douloureux. Quelquefois, on se retrouvait dans une ambiance de documentaire ou de cinéma vérité... Je me souviens du tournage d'une scène qui se passe dans une rue après un massacre. Des maisons brûlent, il y a des corps sur le sol. On passe

en voiture avec les enfants au milieu de ce chaos. Je me souviens d'une assistante sur le tournage qui avait vécu des choses horribles petite. Je voyais dans ses yeux combien le réalisme de cette scène pouvait la troubler. C'est ce qui est le plus marquant quand vous êtes comédien : faire revivre au cinéma un événement d'une telle nature avec des gens qui l'ont vraiment vécu.



LISTE ARTISTIQUE

Jean-Paul Rouve
Isabelle Kabano
Djibril Vancoppenolle
Delya de Medina
Tao Monladja
Veronika Varga

Michel
Yvonne
Gabriel
Ana
Gino
Mme Economopoulos



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Éric Barbier
Producteurs délégués	Éric Jehelmann Philippe Rousselet Jérôme Salle
Production	Jerico Films Super 8 Production
Coproduction	Pathé France 2 Cinéma Scope Pictures Petit Pays Film
Directeur de production	Bruno Vatin
Casting	Didacienne Nibagwire
Directeur de la Photographie	Antoine Sanier
Décors	Pierre Renson
Chef monteuse	Jennifer Augé
Compositeur	Renaud Barbier
Son	Jean Minondo Ken Yasumoto
1 ^{er} Assistant Réalisateur	Vincent Bell
Scripte	Aurélie Platroz
Costumes	Laurence Esnault
Directrice de post-production	Léa Sadoul



•2cinéma france•tv

